

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une méprise

Solange Lévesque

Volume 22, Number 5 (131), September–October 1980

Écrivains d'une génération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29905ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1980). Une méprise. *Liberté*, 22(5), 33–41.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une méprise

SOLANGE LÉVESQUE

Je dis : je suis un autre. J'ai dévoilé mon sexe. Si je dis : je suis, le mystère demeure : un homme ? Une femme ?

Etrange n'est-ce pas ?

Je suis autre ; déjà le résultat diffère, moins compromettant, et moins juste . . .

Autre, c'est peut-être ce que je suis.

L'entreprise est sans risque si l'on admet au départ que l'être est ce qu'il est, que l'essence de l'être subsiste dans le changement, et toutes ces sortes de choses que logiciens et philosophes de profession se plaisent à caresser de diverses manières.

Ayant apparemment dévoilé le sexe que la grammaire m'attribue, je passe devant votre fenêtre. J'ai l'oeil ailleurs, je ne vous regarde pas. Vous me voyez aller pourtant, mon journal du soir sous le bras ; les travailleurs rentrent chez eux, et je n'ai pas l'allure d'un travailleur. Je porte l'imperméable du détective, la chaussure du va-nu-pieds, le couvre-chef de tout le monde. C'est surtout la tenue vacancière de mon pas qui se distingue.

Bientôt vous tentez de me définir, vous m'inventez un état civil, vous cherchez un lien, vous m'essayez des emplois.

Quoi de plus légitime, car même pur étranger, il faut passablement de repères pour savoir comment me faire disparaître au bout de la rue, là où le soir s'établit. Il vous faut donner une manière de sens à ma manière de marche, à ma disparition prochaine, à mon absence imminente.

Bien.

Je vais vous dire que je suis mineur : une générosité de ma part. Un renseignement ? Je suis mineur et j'ai un amant... qui est mineur aussi. Ah. Tout au plus un qui-proquo, une ambiguïté ! Ainsi en est-il des vérités aléatoires... Mines de plomb, mines d'obscurités, veines de fragile mystère, mines d'or, galeries des mirages. Charrois d'illusion, creusages, forages...

Passons.

Il ne s'agit ni de votre fils, ni de votre frère, ni de votre oncle ou de son fils, bien sûr. Il s'agit d'un autre, heureusement. Ou malheureusement.

Nous abordons en douce les rivages de la confiance, continuons. Si vous pouvez le supporter, vous saurez tout.

Sous l'imperméable qui n'est pas tout à fait le mien, ni tout à fait celui d'un autre, je porte un vêtement lilas. Un lilas au menthol, un peu pervenche, un peu froid. Ça n'a pas de sens, ça ne s'accorde pas avec le sens commun. Pas plus que ce qui mûrit sous plusieurs couvre-chefs comme le mien d'ailleurs !

Coeur ? Ça vous intéresse ? Au-delà du rivage, plus tard, plus tard !... A nos âges, une... « relation » s'élabore lentement. Sécurité d'abord.

Mes loisirs : je ne chasse pas. Je ne chasse pas parce que le sang est un liquide beaucoup plus épais et plus odorant qu'on l'imagine.

Je triche aux cartes le mercredi.

Faux ! C'est le jeudi, et je ne triche pas. Je viens de mentir. Ce mensonge ne vous avait pas dérangé : « Un pur étranger peut bien mentir ! » Depuis que je vous ai révélé la vérité cependant, une vérité qui apparaît vraie dans l'écho du mensonge qui avait précédé, il devient manifeste qu'un autre

ment, ment peut-être, ment peut-être tout le temps ! Comment le supportez-vous ? « Il veut rire de nous. »

Doutez de moi, méfiez-vous ; chaque autre peut mentir et se rectifier, revenir sur ses pas, brouiller le sillage de ses propres mots.

Je joue aux cartes le jeudi, qui est mon septième jour. Je prends congé quand je veux, et je veux le jeudi. Je suis mon patron personnel, un luxe que seuls quelques autres peuvent s'offrir, naturellement. Jeudi à cause de la première syllabe du mot : jeu, le jeu, un moyen s'il en est de sortir de sa peau pour entrer dans la peau d'un autre, ou vice versa, dépendant qui on est et à quoi on joue.

Je gagne, je rafle tout. Aux as ! On me demande prudemment « Qui êtes-vous ? » Vaine question ! Qu'on sache ou pas qui on est, peut-on le révéler ? Je donne le nom d'un autre : on me croit !

Il m'arrive de troquer mon vêtement lilas pour une cape noire, à la Bruant ; ces jours-là, vous me reconnaissez tout de suite. Regard à la Garbo, la crinière du fauve, un profil d'aigle, une main de déesse. Je suis l'antilope dans la prairie incandescente de la ville nocturne où vous veillez. Vous m'apercevez dans mon périple et vous vous dites : « Tiens, un autre prédateur !... » Les prédateurs sont toujours les autres, c'est certain. Comme vous avez raison ! Comme il est sage de vous cantonner dans votre certitude végétarienne, correcte, raisonnable, qui me permet d'emprunter une identité sûre, la vôtre, ou celle d'un autre qui se croit aussi sûr de lui que vous-même.

Il m'arrive de déambuler, équivoque, dans les couloirs d'un métro, l'habit sale, les mains tachées de couleurs louches : je suis sur votre chemin, vous mettez une pièce dans mon chapeau et vous êtes rassuré, heureux qu'il s'agisse d'un autre.

Un enfant revient de l'école et me demande « Qui es-tu ? » Je lui réponds « Un autre... ». Pourquoi mentir aux enfants. Il court chez lui, nouant déjà un rêve prochain, et dit à son parent : « J'ai rencontré le diable ! Rencontré le diable ! » Et le parent, vous ou un autre, se réjouit de l'imagination de

son enfant, mais l'enfant n'est pas cru ; on lui enseigne que son rêve est déjà achevé. « C'est joli d'inventer mon chéri, mais le diable n'existe pas ! »

Il m'arrive encore de descendre cet escalier près de la montagne : un parfum d'oeillet m'enveloppe, la fourrure carresse le creux de ma nuque, un sourire naît sur ma bouche, mon pas franchit en souplesse des quantités harmonieuses d'espace. On voit bien que je suis occasionnellement cette autre, comment le cacher ?

Un homme jeune, trouvé sans vie dans un terrain vague, près d'un terrain en friche : Orphée retourné trop vite sur ma promesse. Est-ce moi ? C'est l'autre qu'on recherche, l'autre, coupable, hors duquel je me glisse.

Vous arrive-t-il de vous reconnaître en moi ? Vous êtes inquiet : une photographie tramée dans le journal, la tête d'affiche d'un magazine, vous pensez. « Y aurait-il eu méprise ? » Méprise ! C'est le mot ! Si souvent méprise quand il s'agit de soi ; comment pourrait-il en être autrement.

La Justice descend de son socle et revêt l'imperméable, je suis déjà monté dans un fiacre au cocher adolescent, au cheval doré comme les ornements du véhicule qu'il tire. « Fuite commode ! Retraite perdue ! » Direz-vous. « Faux-fuyant ! » Est-il meilleur alibi que de s'évanouir en touriste dans la trace des pas tranquilles d'un cheval ? Je disparaissais à mesure que la voiture diminue à vos yeux, et que les ondes sonores s'éloignent jusqu'à l'inaudibilité, le cheval emportant avec lui son odeur et la mienne.

Vos sens vous ont dit la vérité, je suis enfui. En réalité, si un autre s'en est allé, moi je vous accompagne discrètement ; je suis tout derrière vous, je vous observe observant les autres qui s'éloignent dans des véhicules plus... ponctuels.

Vous ne me voyez pas parce que vous me tournez le dos, et vous me tournez le dos parce que vous soupçonnez peut-être ma présence ; moi, je me fonds à vous tout doucement, j'accède à votre identité si je veux. Ne suis-je pas déjà autre, après tout ?

Rien ne m'empêche maintenant d'ouvrir la porte avec votre clef, d'entrer chez vous avec vous ; vos affaires posées,

vous rencontrez votre miroir et vous y découvrez . . . quelqu'un d'autre.

Voyez, j'ai cent motifs de me confondre à vous, puisque vous êtes ma vie, cent moyens, vous verrez !

Je suis là, je me fais aimer de vous. Vous succombez à mes invites, quittant sans regret votre belle indifférence, et vous amorcez mon invention : vous me créez. Dangereuse volupté ! Vous me créez à votre image, à l'image que vous avez de cet autre ou de cette autre, vous me portez en vous, vous me faites suivre à votre tour : inhérents l'un à l'autre. Je m'éloigne de vous ? Vous persistez à maintenir en vous le faix de l'invention, à égrener le chagrin de mon absence apparente, cette absence que vous refusez de toutes vos forces. Accomplissant la tâche de me retenir, paradoxe, vous croyez m'avoir perdu à jamais.

Vous pleurez parfois en songeant à moi, vous pleurez lorsque vous oubliez le mal que vous m'attribuez : je me mets à représenter le bien, du fait même de mon éloignement. Vous versez les larmes du douloureux amour.

Assis vaguement à votre fenêtre un soir, vous lisez votre journal, et vous pensez à autre chose, certainement autre chose que ce à quoi votre lecture vous convie. Vous vous souciez très peu d'un homme aux vêtements couleur de désert, son journal du soir sous le bras, cet homme et une femme, qui passent lentement, occupés ailleurs lui-elle aussi ; mais soudain, l'homme se dirige vers la porte, sonne à votre porte, la franchit aussitôt que « Entrez ! . . . », sans savoir exactement pourquoi, vous lui avez ouvert.

Au fond, vous étiez si contente de voir quelqu'un . . . Vous êtes heureuse avec ceux que vous aimez, et vous aimez aussi votre solitude, mais vous n'écartez pas l'éventualité des anges . . . Voilà que tout à coup, parce que vous ne reconnaissez pas l'autre en moi, parce que j'ai troqué ma nonchalance et mon lilas pour l'audace et l'oeillet, je me mets à représenter votre rêve, le rêve que vous êtes prête à créer, cet autre qui vous manque à votre corps défendant. Ce rêve inclut Vivre, et je me mets à représenter la Vie, uniquement parce que j'incarne l'altérité.

Affable, vous me faites signe, signe de me rapprocher. Presque familière, vous m'invitez chez vous, dans votre intérieur, à « Prendre un café ? Quelque chose ?... » Je choisis un café très noir. Vous mêlez de la crème au vôtre, simplement, avec une petite cuiller d'argent.

Savez-vous l'objet distinct de votre appel !

Nous causons comme les deux étrangers qui se prolongent en nous. Les mots parviennent mal à notre entendement, car nous sommes occupés au mirage ambiant... Etrangers, soit, mais partageant cette boisson chaude qui nous lie, cette ignorance de tant de dénouements, nos inéluctables présences, l'énigme de nos actes... Coeurs qui battent, battent, battent, organes différents, pareils, muscles bandés et détendus, et ma main, sur la table, posée là devant vous comme un problème.

Moi, banal, prudent, inoffensif :

— Il fait moins froid aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Vous, correcte, un peu troublée :

— Pardon ? Ah oui, le froid oui... Il fait plus doux. Excusez-moi, j'étais ailleurs !

Oh comme vous vous livrez ! Tout ce qu'on peut apprendre de la température !

— Ailleurs... Bien sûr ! Je vous en prie. La saison est jolie !...

— Oui, on ne sait plus trop bien si c'est l'automne ou le printemps. Mais... Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi êtes-vous entré ici ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Vous m'avez ouvert !...

— Je... J'ai dû vous prendre pour un autre... Une méprise, une erreur sur la personne ; ça arrive !

Etre ailleurs avec un autre, n'y aviez-vous jamais songé ?

— Vous m'avez pris simplement pour ce que je suis, un autre !

Mais vous insistez :

— Qui êtes-vous ? Quel est votre nom ?

— Vous aimez à ce point le mensonge ? Appelez-moi Dieu, si vous y tenez !

— Si j'y tiens ? ! Quel sens de l'humour ! Dieu ? Vous plaisantez ! S'il y a un Dieu, c'est un autre ! Impossible.

— Je suis un autre, croyez-moi !

— Et en plus, vous voulez que je vous croie ! Quoi encore ?

Visiblement, je commençais à vous amuser, le temps était venu :

— Rien, je ne veux rien... Rien. Venez avec moi, sortons !

— Avec vous ? Mais ça n'a pas de... J'ai déjà rendez-vous à sept heures !...

— Venez !

Rendez-vous à sept heures ? Vous avez pris votre manteau, un foulard en soie crème à semis qui vous fait le teint pâle, et vous êtes sortie avec moi, sans tourner la clef de la porte, comme si vous-même pouviez revenir pendant votre absence, vous-même ou un intime.

Le loisir vous revient de mener l'équipage, et vous me suivez. Avez-vous deviné qu'à partir de maintenant le choix ne compte guère, que tout revient au même ? Une destination : pourquoi ? Laquelle ? Peur ? Qu'importe. Vous n'avez pas peur, ma nonchalance vous rassure, nonchalance trompeuse des gens qui poursuivent une fin clairement identifiée. Il n'en est rien, mais je sais feindre, et je vous convaincs, et je vous donne la foi comme un présent.

Nous déambulons sur des places que vous connaissez mieux sans doute, vous vous détendez. Vous promenez légèrement votre regard sur le monde ; à travers ce regard, je découvre ce que vous cachez sous l'aménité, je prends possession de l'autre en moi, de moi en vous. Vous dites :

— Tiens, une calèche ! Une calèche dorée, regardez là... Ils ont sorti les calèches !

Ignorez-vous sciemment le beau cocher, le pur-sang singulier qui la tire ? Savez-vous que cette « calèche » est unique, seule dans la ville, et qu'elle mène droit ailleurs, à la seule réalité du monde inventé, des dieux et des lieux inventés, loin des espoirs nourris à coup de volonté, bien loin du labeur et des miracles quotidiens, à des années-lumière des autres ?

Je vous surprends, si intime avec l'air ambiant, si complice du mouvement et des choses... M'étais-je trompé ? Vous

semblez résider dans la Vie même ! Un pot de géranium, les bleus vifs à l'est, la transparence onduleuse du crépuscule, tout vous suscite ! De nous deux, l'un n'a pas besoin de l'autre. En ce moment, je fuis, à votre insu. Je sauve-qui-peut. J'ai eu accès à vous par votre ennui, à votre existence, à votre histoire. Cet ennui m'invitait à vous proposer autre chose, et voilà que vous ne vous inquiétez plus de l'heure et du temps, vous m'oubliez, vous partagez le plaisir de ceux qui jouent avec des bouts de bois, du sable, des poussières, trois fois rien. Vous m'échappez.

Emue, vous êtes émue . . . Il vous suffisait de laisser monter en vous la rivière d'un autre soir . . . Je n'arrive plus à vous suivre, moi l'observateur et vous la vivante. Avant même d'être rejoints, n'étions-nous pas déjà quittés . . .

Auriez-vous remarqué mon trouble ?

— Qui êtes-vous ? Vous êtes si différent !

Je suis surtout ce que je ne vous dévoilerai pas. Celui qui aime et qui hait en même temps, et c'est Satan. Celui qui se nourrit de créatures d'ennui, Satan aussi. Celui en qui on met des complaisances, Sphinx à jamais prisonnier d'un désert dont il est condamné à observer la vie, cherchant l'évasion dans la forme de l'autre. Je suis l'amour et sa négation, la passion et la mort : énigmes que chacun élabore et résout pour soi, arcanes personnelles . . . Parfois un doute, une culpabilité glaireuse s'installe en moi ; Satan peuplé de Satan. D'où vient-elle ? J'ai dû naître comme tout le monde.

Votre question n'attendait pas de réponse, aussi ai-je gardé tout cela en moi.

Vous marchez près d'un terrain vague, les éclosions vous attirent. Je vous entraîne, la force de mon bras vous étonne un peu ; vous ne savez pas ce que nous fuyons. Un rai de lumière vous occupe, une sangle rose couvrant une débauche de feu. Les enfants rentrent, ils dormiront seulement s'ils le veulent bien.

— Rentrons nous aussi ! . . . Rentrons . . .

D'un geste adroit, vous avez mis votre main en visière, vous cherchiez l'astre dans l'incendie. Ah ! Prêtez-moi votre vie, laissez-moi jouer à vous, glisser en vous par votre main,

vos yeux, oui votre regard qui regarde les choses dans les yeux ; je vous en prie, regardez-moi ! Nous nous perdrons de vue, vous commencerez à me chercher, je serai partie de votre tout. Mais vous ne m'entendez pas, et je ne sais plus si j'existe ni où, sinon en vous.

Ramenez-moi fidèlement invisible à votre domicile : nous poserons nos mains sur le plat de la porte, nous replacerons le foulard en soie sur la patère, nous lirons distraitement en songeant à tout ce que nous pourrions faire si nous ne lisions pas, à tout ce que nous perdons parce que nous ne lisons pas vraiment à l'aurore de la nuit . . .

— Maintenant nous devons nous quitter. C'était agréable cette promenade, je vous remercie !

— Attendez-moi ! Pourquoi cet autre chemin, ne partez pas ! Je ne suis rien sans vous, vous le savez bien, comprenez ! Tenez, là, vous oubliez ce mouvement fervent de vos épaules, et votre bouche ! On pourrait la ravir ! Où vas-tu ? Chez un autre ?

— Mais je vous l'ai déjà dit, j'ai rendez-vous !

Vous passiez dans la rue, on vous a vue, vous étiez seule et vous alliez vers un autre. Assis vaguement à la fenêtre, il faisait sombre et je ne lisais plus, et je ne souffrais pas.

Quand vous avez sonné, on vous a ouvert tout de suite et vous êtes entrée, à peine surprise.

Nous n'avions pas vraiment rendez-vous, mais je n'attendais que ça, qu'on sonne à la porte.